

***N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime* de Gaétan Soucy ou le jeu du miroir**

Claude Viel

Numéro 173, 2014

L'auteur et ses doubles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72935ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Viel, C. (2014). Compte rendu de [*N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime* de Gaétan Soucy ou le jeu du miroir]. *Québec français*, (173), 44–46.



N'OUBLIE PAS, S'IL TE PLAÎT, QUE JE T'AIME de Gaétan Soucy ou le jeu du miroir

CLAUDE VIEL *

Paru au printemps 2014 aux éditions Noir sur blanc, dans la collection « Notabilia », *N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime* de Gaétan Soucy se révèle un ouvrage posthume bien étonnant puisque cinq auteurs différents ont contribué à sa réalisation. Outre Soucy, qui en a rédigé la première et la plus importante partie – principalement la longue lettre du début – Sylvain Trudel, Catherine Mavrikakis, Pierre Jourde et Suzanne Côté-Martin ont participé à cette entreprise d'écriture. Ils ont relevé le défi que leur a lancé Brigitte Bouchard, l'éditrice, de se glisser dans la peau d'Amélie, la destinataire de la missive, et de répondre à Philippe, un professeur de philosophie qui voit en elle l'incarnation de l'amour absolu, l'être complémentaire. Ainsi se trouve achevé un projet que la mort de l'auteur avait laissé à l'état d'ébauche.

LA LETTRE DE PHILIPPE

Le texte de Soucy se nourrit d'abord d'une riche réflexion sur les sentiments qui lient deux êtres attirés par leurs similitudes ; le professeur a reconnu en Amélie son double féminin. Thème cher à Soucy, la gémellité trouve cette fois son expression dans la sensibilité et l'intelligence de la jeune femme qui se font l'écho de celles

du professeur-écrivain, car Philippe ne fait pas qu'enseigner, il est un écrivain célèbre – l'allusion autobiographique est ici très nette, comme le confirme d'ailleurs l'éditrice, qui souligne « le caractère autobiographique et testimonial de ce livre » (p. 11) dans le texte de présentation. Sans grande retenue, puisque la pudeur morale n'est pas le fort du professeur-personnage, Soucy poursuit un but précis, nous dit encore Brigitte Bouchard : « Dans cette lettre d'un professeur épris d'une étudiante, Soucy mesure, examine, interprète, remue, soulève les couches concentriques des sentiments. » (p. 11)

La lettre évoque une brève période d'intense partage qui va du tout premier jour du trimestre d'automne au 23 décembre de la même année, journée funeste pour Philippe puisque c'est le soir de l'avant-veille de Noël qu'Amélie prend la décision de mettre un terme à leurs rencontres. Puis, après une séparation de presque cinq mois, le 13 mai précisément, ils se retrouvent face à face en descendant de l'autobus. Ce sera le fait déclencheur qui poussera Philippe à écrire sa lettre-fleuve.

Dès les premières lignes, il ne peut cacher son amour à Amélie. Évoquant le début de leur relation, il lui rappelle à quel point il a été subjugué par son caractère unique : « Très vite (je dirais dès

la troisième ou quatrième rencontre) j'ai compris qu'avec toi j'avais affaire à un de ces individus que les dieux ne produisent qu'à un seul exemplaire, après quoi ils cassent le moule » (p. 19). Immédiatement après, cependant, il ne peut s'empêcher de souligner qu'il est lui-même un être rare. Au sujet du moule n'ayant servi qu'une fois, en prenant soin tout de même d'indiquer la chose entre parenthèses, il ajoute : « [...] (ainsi sans doute en a-t-il été du mien) ». On comprend qu'Amélie est exceptionnelle, aussi exceptionnelle en fait que le professeur qui lui écrit, comme il le mentionne d'ailleurs une autre fois : « Aussi t'ai-je tenue, d'entrée de jeu, pour une égale à part entière » (p. 20). À un point tel qu'il lui offre de devenir sa collaboratrice : « je désirais que tu deviennes mon témoin et mon confident de travail (et moi le tien), [...] une amie toute neuve avec un regard frais, non prévenu [...] en partageant l'aventure d'être un écrivain à deux. » (p. 21-22)

Pendant tout un trimestre, Amélie acceptera le rôle ainsi offert. Leur connivence fera place à la passion, leur talent et leurs sentiments fusionneront. Selon les dires du professeur, ils deviendront « PA » (p. 24), mot formé par la juxtaposition des deux initiales de leur prénom et expression on ne peut plus éloquente du lien étroit qui unit les deux êtres. Depuis leur première rencontre, écrit Philippe, ils marchent l'un vers l'autre : « à chaque pas que je faisais vers toi, tu en faisais un vers moi aussi. Et nous partions de loin, chacun de l'extrémité de sa vie » (p. 24). Mais cette marche à l'amour n'aura pas la vie longue.

23 décembre : « quelque chose a bien dû se passer ce jour-là, puisque ce fut le dernier » (p. 25) Quelques phrases maladroites de Philippe, des allusions au fait que peut-être Amélie s'attache trop à lui et que dans tous les couples, « il s'en trouve toujours un pour aimer l'autre plus que l'autre l'aime » (p. 28), voilà ce qui semble à l'origine de l'éloignement de la jeune femme. C'est du moins ce que croit le professeur.

Tout au cours de l'hiver, Philippe espère. Il ne peut admettre qu'Amélie ne soit plus dans sa vie. Se succèdent de fréquents échanges de courriels où l'un cherche à comprendre et l'autre à se justifier. On n'en est pas encore à l'heure du plaidoyer. Avant d'en arriver là, Philippe essaie tout de même de voir avec les yeux d'Amélie : « Tu as gravement médité, sondé ton être et ton désir, et tu es arrivée à la conclusion que nous faisons fausse route, que nous nous égarons, et tu as pris les décisions en conséquence. » (p. 34)

Puis, et cela va s'étendre sur plus de vingt pages, le philosophe, le champion de l'argumentation, va se mettre au travail et tâcher de convaincre son étudiante qu'elle a tort, pour la faire ployer, en ayant recours au passage au chantage émotif. Dans cet extrait d'abord : « ne pas revenir sur ta décision impliquait [...] de revenir sur ta parole cent fois donnée de ne jamais m'abandonner » (p. 37); puis dans cet autre : « Nous sommes frère et sœur dans la Parole et cela ne se transige pas, ne se discute pas (est magnifique pourtant, pourrait l'être en tout cas), alors que nous sommes en train de transformer en enfer cette magie qui est en nous » (p. 47). Voilà une évocation bien peu subtile du caractère sacré, religieux, et pour-quoi pas mystique de leur lien (« frère et sœur dans la Parole » – bel emploi de la majuscule !).

Sachant qu'il s'adresse à une jeune femme intelligente, il essaie, en bon dialecticien, de se mettre à sa place pour contrer tout mouvement de recul ou d'opposition chez elle : « Ne me lis pas en te cabrant, en tendant les muscles, comme si tu craignais de te

faire avoir, de tomber dans un piège, d'être embobinée » (p. 47). Il n'hésite pas à affirmer qu'elle regrettera sa décision : « je t'entends me supplier depuis l'avenir de tout mobiliser aujourd'hui pour te convaincre » (p. 49). Citant de mémoire *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry, il reprend à son compte la célèbre formule du renard : « Nous sommes responsables de ceux que nous avons apprivoisés. » (p. 50) Puis, il met fin à son réquisitoire par deux suppliques culpabilisantes : « Ne te prive pas de tout ce que je pourrais t'apporter; ne me prive pas non plus de ce que tu pourrais m'apporter en retour, si précieux, si vrai. » (p. 52) et « S'il faut que je te supplie, je le fais, il n'y a rien d'humiliant en cela puisque je le fais en toute connaissance de cause pour le bien, pour l'équilibre de nous deux. » (p. 59)

La lettre de Philippe se termine par la transcription de « L'Adieu » de Guillaume Apollinaire, dont il manque les quatre derniers mots. Clin d'œil à une étudiante aimée particulièrement brillante et cultivée, Philippe l'exhorte ainsi à se souvenir. Par le fait même, il lui confie la responsabilité de se rappeler les derniers mots du célèbre poème pour qu'elle devienne la continuatrice de la formule clé : « Et souviens-toi... » *que je t'attends*, lui imposant ainsi de compléter, comme le A d'Amélie complétait l'acronyme PA, ce que le P a commencé. L'artifice utilisé ici par l'écrivain est d'une grande finesse et lui permet de montrer à quel point Philippe est un manipulateur habile.

Tout au long de sa lettre, le ton du professeur varie. Il adopte tantôt celui de l'homme amoureux, tantôt celui du philosophe, créant ainsi un argumentaire riche, qui joue autant sur les sentiments que sur la raison. Homme de grand savoir et de culture, il n'hésite pas à citer au besoin Descartes ou à évoquer la musique de Brahms. En fait, l'étalage de toutes ces connaissances, à cause de la valeur autobiographique du texte, maintient dans l'esprit du lecteur l'idée que Philippe n'est que l'ombre portée de Gaétan Soucy, le professeur-philosophe-écrivain. L'auteur joue volontairement sur cette ambiguïté, faisant de l'autofiction la matière même du récit. Même si toute œuvre littéraire n'est jamais le reflet exact de la réalité, ici, par le choix même de l'auteur, on ne cesse de se demander où est la frontière entre le réel et l'inventé.

LES RÉPONSES D'AMÉLIE

Que répond Amélie à cette longue et douloureuse missive ? Cinq réponses s'enchaînent. Celle de Soucy d'abord, laconique et respectueuse, dans laquelle il lui prête ces mots : « malgré l'affection immense que j'ai pu te porter, je ne suis pas, et je n'ai jamais été amoureuse de toi » (p. 62). Pierre Jourde, dans une réponse tout aussi respectueuse et empreinte d'affection, formule aussi le triste aveu de l'amour non partagé : « J'ai fini par me rendre à l'évidence : dans mon cas, l'amour n'est pas là » (p. 82).

Là, toutefois, où le ton change, c'est dans les réponses imaginées par Trudel, Mavrikakis et Côté-Martin. Pour Trudel, alias Amélie, la cause de la rupture est simple : elle s'est éloignée de Philippe parce qu'elle étouffait. Au sujet de la lettre que Philippe lui a envoyée, elle se montre cinglante : « La pure vérité, c'est que ta lettre m'écoeure. Je la trouve assommante et pédante [...] Une lettre tordue, pleine de spirales et de guet-apens. » (p. 64). Et lorsque Trudel met dans la bouche d'Amélie les mots suivants, on est en droit de se demander si ce n'est pas l'auteur qui juge aussi sévèrement le texte de Soucy : « J'en déteste le style pompier, les imparfaits du subjonctif et les itali-

ques pour débiles mentaux. » (p. 64) Ailleurs, Amélie insinue même que le professeur-écrivain n'est pas sincère : « À travers cette lettre, écrit-elle, résonne ton étrange voix d'écrivain vaniteux, une voix lointaine, sans âme, très fautive à mes oreilles, comme fabriquée » (p. 65). La réponse imaginée par Trudel, la plus dense de toutes, se termine sur le sentiment d'affolement d'Amélie à l'idée que peut-être, un jour, ses mots puissent être reproduits contre sa volonté, « dans une revue d'intellos, ou peut-être édités dans un livre [...] Ce serait un meurtre. Un viol d'enfant » (p. 65)

L'idée que leur correspondance soit exploitée par Philippe se retrouve également dans la réponse imaginée par Catherine Mavrikakis, sans être accompagnée cette fois d'un sentiment de trahison : « Tu écriras un livre sur moi. Tu publieras notre correspondance » (p. 69). Étrange tout de même que deux auteurs aient perçu ce danger dans le texte de Soucy... Amélie, selon Mavrikakis, revendique sa liberté : « Je dois retrouver le plaisir de n'être qu'une jeune fille à qui tout peut arriver. J'ai le droit de ne pas adhérer à mon futur. J'ai donc besoin de ne plus te voir, Philippe. » (p. 72-73) La lettre se clôt sur trois formules percutantes, presque à la suite l'une de l'autre : « À ton amour cannibale, je dis non. », « je vais courir vers ma vie » et « J'espère ne plus avoir de tes nouvelles ». (p. 72-73)

Enfin, Suzanne Côté-Martin imagine une Amélie très vive et tout à fait consciente des pressions que Philippe exerce sur elle. Dans une prose plus poétique – et très belle – elle exprime la vérité qui l'habite : elle n'est pas amoureuse de Philippe : « C'est qu'elle n'ose pas dire que la foudre est tombée à côté. Que son cœur n'a pas bondi. [...] Elle n'ose pas le dire, non [...] Qu'il n'y a rien de brûlant et d'affolé à calmer, pas de cœur à donner à ta science. » (p. 86) Elle juge l'argumentation de la lettre « tout arachnéenne » (p. 86), convaincue que par elle, Philippe ne cherche qu'à l'emmurer vivante. Mais elle conclut que c'est lui qui s'est emprisonné lui-même, qu'il a « méticuleusement conçu [sa] prison » (p. 88), au fur et à mesure qu'il tissait sa toile. Les subterfuges et les effets de style de l'auteur n'ont sur elle aucun effet, mais le condamnent, lui, à la peine et à l'isolement.

Tout bien considéré, *N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime* est un livre qui ne laissera personne indifférent. Le discours amoureux de Philippe, qui constitue le cœur du récit, n'est pas exempt de pressions indues et de tentatives de manipulation. Bien sûr, il y est question d'un amour immense, mais les mots cachent mal le désespoir d'un homme vieillissant qui semble jouer sa dernière carte dans une ultime tentative pour convaincre Amélie qu'ils sont liés pour la vie et que la décision qu'elle a prise de mettre fin à leur relation est insensée. L'étrangeté de l'ouvrage se manifeste autant dans le discours du professeur – discours troublant parce que de nature autobiographique selon les dires de l'éditrice – que dans la quasi-unanimité des auteurs qui écrivent à la suite de Soucy puisque trois d'entre eux, en prêtant leur voix à Amélie, défendent son droit à la liberté et invitent Philippe, parfois sèchement, à accepter la rupture.

L'originalité du projet repose en grande partie sur cette écriture plurielle et dans le regard que, volontairement ou non, chacun des continuateurs porte sur le texte de Soucy et sur les idées qu'il développe. Que recherchait Soucy en se lançant dans l'écriture de ce livre ? À illustrer l'impossibilité de vivre ou de s'abandonner à un amour absolu ? Quoi qu'il en soit, il nous a laissé un livre inachevé,

que d'autres ont tenté de terminer. Un livre dense, à mi-chemin entre l'essai philosophique et le récit.

L'ambiguïté volontaire sur laquelle l'auteur a joué crée de multiples effets spéculaires. Qui se mire dans le miroir ? De qui parle-t-on vraiment ? Philippe n'est-il que Philippe ou un avatar de Soucy ? Où se situe la limite entre le personnage et l'écrivain ? Ce jeu d'emboîtements se continue d'ailleurs dans les réponses imaginées par les quatre autres écrivains. Qui répond à Philippe ? Le personnage d'Amélie ou les écrivains invités ? Comment être certain que Trudel, Mavrikakis, Jourde et Côté-Martin n'ont pas exploité ce prétexte pour s'adresser directement à Soucy et juger la valeur du texte et du monde qu'il a construit ? Ne sommes-nous pas devant une imposture rendue possible par l'invitation même de l'éditrice ? Il y a quelque chose de fascinant dans ce projet qui fissure le pacte narratif : à la fin, le lecteur n'est certain de rien si ce n'est que dans cette fiction-réalité, un professeur de cinquante ans quémande l'amour qu'une étudiante ne veut plus ou ne peut plus lui donner.

Il est extrêmement touchant de percevoir la fragilité de l'homme vieillissant derrière le personnage, celle de l'écrivain, du philosophe qui s'accroche à l'amour et qui se ment à lui-même lorsqu'il prétend qu'il ne s'agit que d'une extraordinaire amitié. ☼

* Professeur de littérature, Cégep Limoilou.